

# Philosophie du mal – Michel Puech

## UIA 2009-2010

### 10. Faire face au mal par la pensée (13 janv. 2010)

#### 1) faire face

##### ce que *faire face* signifie

- « gérer » la situation de rencontre du mal (→ une approche de self-défense)
- *voir*, ne pas se détourner
- ne pas fuir
  - même si on va s'éloigner, mais ce sera sans tourner le dos, en gardant la source de mal dans son champ visuel
- agir
  - y compris par la non-action, souvent la non-réaction agressive (qui entretient le cycle du mal)
  - souvent par la parole (dire le mal, le reconnaître, le dénoncer)
  - = ne pas « laisser passer »
  - = *que le mal ne passe pas par moi*, que le cycle s'arrête ici

##### collectivement

- un collectif, une société, une civilisation
  - dispose nécessairement de mécanismes de régulation interne
    - c'est une condition de survie pour un collectif, pour résister au chaos et à l'éclatement
  - = les systèmes de normes (sociales), dont le statut peut varier : coutumières, religieuses, morales, juridiques, etc.
  - ces mécanismes de régulation sont *fonctionnels* : ils visent l'intérêt *de la communauté*
- ⇒ en règle générale les moyens dont dispose un collectif pour faire face au mal en son sein tendent à maximiser le « bien-être » de ce collectif (ou de ses dirigeants s'il est un collectif de domination)
  - = pas le bien-être des personnes humaines *directement*

hypothèse : même si le cadre par lequel nous faisons face au mal collectivement (les lois, les systèmes de valeur, toutes les structures de civilisation) est une aide et un support, il n'a pas pour objectif primaire le mal subi par la personne humaine singulière

##### réaction :

1) réfléchir à une idée de *communauté décente*

MARGALIT Avishai, *La société décente*, trad. F. Billard, L. D'Azay, (Harvard, 1996), trad.

Climats, 1999, Flammarion (Champs), 2007 – « decent » au sens anglais

- définition : « une société dont les institutions n'humilient pas les gens »
- notion peut-être plus importante que la « justice », et même différente du simple « respect »
- et une forme du mal, dans sa banalité, qui est urgente : p. 16 : « Il est beaucoup plus urgent de supprimer un mal douloureux que de créer d'agréables avantages. L'humiliation

est un mal douloureux, alors que le respect est un avantage. Par conséquent on devrait accorder la priorité à l'élimination de l'humiliation sur le respect à accorder. »

→ MP : or nos sociétés fonctionnent beaucoup par « domination symbolique », c'est-à-dire à l'humiliation (voir ci-dessous)

- hypothèse du *retournement* : le cadre collectif pour faire face au mal (« la société », mais aussi par exemple l'école, la police, la justice, la prison...) est devenu *contre-productif*, notamment par son fonctionnement à l'*humiliation* : il engage le cycle du mal, banalement, contre lequel il prétend lutter, officiellement (soupçon généralisable à l'ensemble des fonctionnements institutionnels)

2) comprendre l'importance du *faire face personnel*, dont on ne peut se décharger sur le collectif, ni sur les autres en général – qui ne peuvent que l'assister, *dans le meilleur des cas*.

### individuellement

- mon approche privilégiée
  - justification : la priorité au *mal subi*, la souffrance : une expérience de la personne humaine, pas du groupe
- hypothèse : le mal subi est un problème à l'échelle de la personne humaine individuelle
  - c'est le *mal commis* qui est un problème à l'échelle du groupe

## 2) prise de conscience et réflexion comme soin de soi

nous sommes à un tournant, dans la plupart des domaines :

- ou bien nous allons vers *un monde administré*, où les humains seront soumis à des autorités bienveillantes, des experts dans tous les domaines, et où l'épanouissement de soi passera par l'apprentissage de la soumission et de la conformité
  - ... = la continuité des tendances actuelles, avec les nouveaux moyens que nous donnera la technoscience
- ou bien nous allons vers un monde de *personnes humaines*, où l'épanouissement de l'humain sera la tâche à accomplir par chacun, en utilisant les moyens que le collectif lui fournit, notamment l'éducation et la technologie
  - dans ce monde, le *gouvernement de soi* (grande notion stoïcienne reprise par Michel Foucault) prend progressivement la place de la soumission (le gouvernement par les autres, y compris les systèmes de valeur des autres, qu'on appellera « la moralité »).

### le travail du soi sur sa conscience

la pensée, la prise de conscience, est notre meilleure arme contre le mal (ce n'est pas la force de volonté)

- application négative : faire le mal en aveugle, sans le voir, par des mécanismes non-apparents :
- en économie notamment, c'est ce que nous faisons, tous les jours, par nos comportements actifs (de consommation) et passifs (ce que nous tolérons)
  - → la malfaisance « automatique », les « mécanismes » de l'économie
  - FORRESTER Viviane, *L'horreur économique*, Paris, Fayard, 1996 : percutant appel à la prise de conscience
- application positive : →

## la compassion

= l'empathie (vu), mais développée, « cultivée » (la culture éthique de soi)  
une formation de soi, à la compassion

- j'ai l'impression que les humains qui n'ont pas d'empathie l'ont *perdue* (mettons à part le cas des monstres), et cette perte me semble liée à 2 phénomènes
  - du mal subi
  - l'absence de travail sur soi pour entretenir son empathie, en prendre soin

## 3) interrompre le cycle du mal

- **interrompre** : c'est l'enseignement primordial, le seul enseignement fondamental, de l'éveil bouddhique :
  - vivre en conscience → diminuer la souffrance
  - plusieurs philosophes occidentaux sont parvenus à la même conclusion (en dehors des auteurs chrétiens pour qui cette conscience est une simple étape aussitôt dépassée par le salut) : les Stoïciens et de nombreuses écoles éthiques de l'Antiquité tardive, Schopenhauer.
- **le mal est un cycle** : vu : ... mal subi → mal commis → mal subi...
- + une observation qui donne les conditions du problème : le cycle du mal et de la souffrance est *toujours déjà* commencé, nous n'y entrons pas, nous y sommes toujours déjà engagés
  - (nous avons toujours-déjà subi du mal et commis du la)
  - on ne peut donc agir sur la racine du mal, sur le mal premier
    - ce que proposent les religions de salut
    - il faudra donc agir sur un mal déjà installé et dont les cycles tournent et nous entraînent
      - = une action toujours à recommencer, jamais définitive, toujours relative
      - = pas un bon support d'idéologie...

## la capacité de résilience

voir les livres de Boris Cyrulnik

- la résilience désigne à l'origine la capacité de certains métaux à reprendre leur forme initiale après avoir été déformés
  - base d'observation en psychologie : les camps, les orphelinats roumains, les enfants des rues en Amérique du sud (et lui-même, pour B.C.)
- → la capacité du psychisme humain (tous la possèdent mais à des degrés divers)
  - à « récupérer », « rebondir », et surtout à se reconstruire (notamment : à construire une personne humaine stable, capable de bonheur, d'aimer et d'être aimée) = ne pas rester « déformé » par le mal
  - après un traumatisme de vie grave, un grand malheur, après avoir frôlé la mort (pas les petits malheurs de la vie quotidienne)
  - ses conditions et mécanismes :
    - la prise de conscience du traumatisme (ne pas le nier ni essayer de l'« oublier »)
    - → l'intégration à son histoire, à la « narration de soi », accepter que cela fasse partie de soi...
    - mais pas comme un négatif dont on va sans cesse se plaindre, en s'en servant comme d'un levier de pouvoir, et notamment de pouvoir de manipulation par la culpabilité
      - = « étant donné le malheur terrible que j'ai subi, on ne peut jamais rien me reprocher, j'ai toujours raison, il faut me passer mes caprices, j'ai droit à

tout... »

- l'intégrer constructivement, pour se re-construire, en « s'appuyant » dessus, en « en faisant quelque chose » (l'image « rebondir » → en prenant un appui, pas sur le malheur, mais sur soi : *self-reliance*)
  - ⇒ un travail, un travail sur soi, avec l'assistance des autres (des « tuteurs de résilience ») – d'autres humains, un entourage, des structures, des techniques médicales, etc. ; l'assistance à la résilience me semble un devoir éthique envers autrui plus important que le pardon ; cette attitude est liée à la culture en soi de la compassion

## le problème de la vengeance

c'est sous cet angle qu'on peut progresser sur la notion de *pardon*, me semble-t-il apparemment, la vengeance est l'une des meilleures raisons de faire du mal, peut-être même une raison encore plus active que les raisons idéologiques, parce qu'elle mobilise les émotions du mal subi.

→ vu : sa propre résilience, y travailler

le pardon en fait partie

→ donner une fonction au pardon : c'est un soin de soi

- pas le pardon comme prise de pouvoir sur l'autre
  - = manipulation par la culpabilité, le pire...
- pas le pardon comme oubli, effacement
  - = ce n'est pas une résilience, c'est un aveuglement, une inconscience, et elle est hypocrite, d'une hypocrisie conventionnelle, qui ramène au point précédent (possibilité de manipuler par la culpabilité : n'oublie pas que je t'ai pardonné...)
  - ce type de pardon invite à la récurrence, il ne sert pas à la construction de soi
- mais le pardon comme résilience, en soi, et possibilité de résilience offerte à autrui
  - le mal est fait, on en a conscience, essayons de reconstruire quelque chose au lieu de rester dans ce qui est détruit

## le regret et le remords

leur meilleure description vient de la « théorie narrative du soi » appliquée par Paul Ricoeur à l'analyse morale

- = le soi se constitue en se racontant, comme une histoire (la personne se construit comme personnage), en se racontant aux autres, en se racontant à soi-même, en étant raconté par les autres
- regrets et remords sont des types (conventionnels, rhétoriques) de narration de soi
- dans le *regret* domine la tonalité : « je voudrais ne pas avoir fait cela »
- dans le *remords* domine la tonalité : « je souffre d'avoir fait cela »
- en termes d'identité du soi (et indirectement donc en termes de gestion de la construction de soi) :
  - regret : je voudrais ne pas être celui qui a fait cela
    - → pragmatique temporelle : je ne le suis plus, cela appartient au passé / je ne veux plus l'être : je ne recommencerai pas, j'agirai différemment
  - remords : je sais que je suis celui qui a fait cela
    - → dimension temporelle : je le suis encore, cela n'appartient pas au passé mais au présent (je ne suis pas sûr d'être capable de ne pas agir de même dans l'avenir)

⇒ la culpabilité a une fonction importante : dans la construction de soi (pas dans la manipulation par les autres)

- interprétative : savoir qui je veux être et qui je ne veux pas être
- pragmatique : l'être (devenir ce que je suis).